

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 2

Artikel: Une revue à Moudon en 1866
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215301>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

son Geigy & Cie, devinant les heureuses dispositions du futur philologue, voulait lui permettre d'achever ses humanités dans les écoles bâloises. Et voilà comment Bâle devint la seconde patrie de Jules Cornu.

C'est dans cette ville aussi que commença à se dessiner sa carrière, semble-t-il. Frappé des analogies du latin et de la vieille langue qu'il ne cessait de parler quand il était chez son frère, il se mit à étudier la phonologie d'un des patois du canton de Vaud. Ce travail, terminé en 1874, fut le premier de ce genre, à la suite duquel l'Université de Bâle octroya le grade de docteur. Cornu avait jeté son dévolu sur l'ancien idiome de Cuves (Pays-d'Enhaut), à la frontière de la Gruyère. Sa dissertation, demeurée malheureusement manuscrite, figure dans les archives du *Glossaire romand*, avec d'autres excellentes études sur les patois données par le même auteur. Elle est d'autant plus remarquable que les professeurs de Cornu ne pouvant guère l'éclairer de leurs lumières, il en était réduit à tirer presque tout de son propre fonds et de ses lectures.

De Bâle, le docteur frais émoulu se rendit à l'Ecole des Hautes Etudes de Paris, où le nouvel enseignement de la philologie romane florissait sous Gaston Paris et Paul Meyer. Grâce à ces illustres maîtres, son savoir devint tel qu'il fut appelé à l'Université bâloise, en 1875, d'abord comme lecteur, puis comme professeur de langues romanes. Il y occupa la première chaire de cette discipline. Ses cours n'étaient pas extraordinairement fréquentés, mais il eut la joie de compter au nombre de ses élèves les premiers dialectologues de France et d'Italie, Jules Gilliéron et Carlo Salvioni, ainsi que le grand celtologue de l'Université de Bonn, Rodolphe Thurneysen. D'avoir, à ses débuts, contribué à former de pareilles célébrités disait bien la valeur du jeune maître.

Le renom ne tarda pas à s'en répandre, si bien qu'en 1877 déjà, Cornu répondait à un appel de l'Université de Prague. Il professa là jusqu'en 1901, année où il passa à l'Université de Graz. Précieux avantage dans ces nouveaux postes, outre sa science il possédait à fond l'allemand et le français. Un séjour prolongé à Madrid puis à Lisbonne, lui permit d'achever de connaître les idiomes de la péninsule ibérique. C'est aux études qu'il fit dans la seconde de ces villes qu'est dû son ouvrage sur le génie du portugais, langue dont grandes sont les difficultés pour l'étranger.

Cornu abandonna l'enseignement en 1911. La guerre affecta profondément ce savant doux et pacifique, comme tant d'autres, hélas ! Il séjourna en Suisse plus longuement qu'autrefois, dans l'hospitallerie demeure de son frère, aux portes de Vevey, où d'ordinaire il passait ses vacances. Affaibli par des maux gastriques, il mourut dans le sein de sa famille, à Leoben (Styrie), le 27 octobre 1919, « s'éteignant, écrit son frère, comme une lampe, faute d'huile. »

Modeste et simple en ses manières, Cornu avait en horreur le clinquant. Bien qu'il eût toute l'aisance de l'homme du monde, rien ne trahissait en lui le conseiller aulique qu'il était. Il avait gardé le cachet rustique de sa petite patrie ; avec ça, tenace et passionné en matière de science. Ses premières amours étaient allées à l'étude du patois ; d'autres objets, en particulier la métrique latine, l'en éloignèrent quelque temps ; mais il y revint avec ardeur, à son retour au pays natal. Dans des pages intitulées : « Une langue qui s'en va » et parues dans le *Bulletin du Glossaire*, n° 12, il exhale sa plainte sur le déclin de l'ancien parler vaudois, son parler bien-aimé, à lui le patoisant du milieu du siècle dernier : « Le patois de nos villages, écrit-il, est devenu un baragouin qui ressemble de moins en moins à la langue de nos pères. Quand ils parlent français, ils francisent le patois, et quand ils parlent patois, ils patoisent le français. » Cette défense de la pureté du langage héréditaire, Cornu la poussait parfois jusqu'à la bizarrerie ; elle était une marque de sa forte personnalité, de son souci des normes fixes. Il en a donné un ultime exemple à Bâle, au printemps de 1918. Assistant aux exercices des étudiants en philologie romane, il prit la parole à plusieurs reprises, avec un feu qui redoublait à la vue de ses auditeurs suspendus à ses lèvres. C'est ainsi qu'il fit à Bâle en quelque sorte sa dernière

leçon publique, dans cette chaire qu'il avait inaugurée si brillamment.

Ce qui fait le mérite de Cornu, c'est en premier lieu la sûreté avec laquelle il se meut dans ses recherches dialectologiques. « Celui qui veut avoir du poisson ne doit pas avoir peur de se mouiller ». Il suivait à la lettre ce dicton de Fribourg, et, à l'opposé d'Ascoli, son modèle d'autrefois, il pérégrinait d'un village à l'autre, heurtant à la porte de tous les chalets, ayant appris les dialectes afin de gagner plus aisément les bonnes grâces de ceux qu'il allait interroger. Par la seule méthode des rimes, le patois de la Gruyère lui était devenu familier à un degré surprenant. En ces explorations linguistiques, il fut le premier presque partout dans la Suisse romande. Précurseur de Rossat, il transcrivit phonétiquement le texte de diverses chansons populaires fribourgeoises, notamment du *Ranz des vaches*. C'est à lui encore qu'on doit la première publication d'une liste de proverbes, avec un commentaire, de même que le premier exposé phonologique du patois du Pays-d'Enhaut et du patois de la vallée de Bagnes.

Maintes découvertes le dédommagèrent des peines que lui coûtèrent ces travaux. Ainsi, en de certaines régions du Valais, il constata la survivance de la déclinaison à deux cas du vieux français, et le dédoublement du mot *père* en *pare* et *pire*, cette dernière forme usitée seulement en parlant des hommes, et *pare* ne se disant que des animaux. Dans le vocable *aglan* (le gland), il vit avec raison un amalgame de l'article et du substantif, etc. Les questions d'étymologie l'attiraient fort et il les résolvait avec facilité. Il reconnut, par exemple, que le terme de *berney* (homme dissolu), du patois de la vallée de Bagnes, n'est autre que le mot de *bernois*, par lequel on désigne aussi les hérétiques ; que *pordey* est la contraction des vocables signifiant « pour l'amour de Dieu » ; que *chotédre* (éparpiller la litière en la lançant) dérive du latin *substernere* ; *poche* (la louche) du bas-latin *popia*, etc.

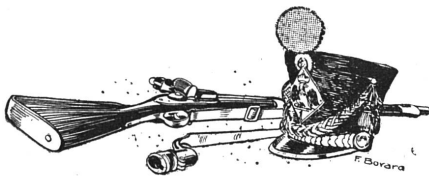
Cornu s'est acquis en second lieu la considération des romanistes par le sens critique en même temps que par la prudence dont il fait preuve dans le domaine de la phonologie : *Inutilo d'argyà devan de manéyi* (inutile de traire avant de manier le pis de la vache) avait-il coutume de dire en vrai fils de la terre. Dépourvu du génie créateur de Gilliéron, il ne se hasarda pas sur les pistes toutes nouvelles ; il s'en tenait aux bonnes vieilles méthodes de Diez et d'Ascoli ; elles lui suffirent pour accomplir dans le vaste champ de la linguistique des travaux excellents et qui resteront. TAPOLET

Pas pressé. — Un passant donne un sou à un pauvre.

— Merci, mon bon monsieur, dit le mendiant ; Dieu vous le rendra là-haut.

Et le monsieur, avec bonhomie :

— Oh ! qu'il ne se presse pas !



UNE REVUE A MOUDON EN 1866

VOICI le tableau que fit le vénéral commandant B*** d'une revue à Moudon il y a cinquante ans.

Il faudrait, pour être complet — ce qui, malheureusement, n'est pas possible — rendre l'humour et le ton avec lesquels l'excellent commandant racontait cet épisode important de la vie militaire de l'époque.

Les troupes qui prenaient part à la revue prenaient les hommes d'une partie du district de Moudon et ceux du district d'Oron. Elles se réunissaient à cinq heures du matin, au *picoton*, sur la place du collège, puis se rendaient, tambour battant, musique en tête, sur la place d'armes.

Passons sous silence les préliminaires, l'appel, etc., A neuf heures précises, le bataillon est déployé sur deux lignes, l'élite et la réserve. M. le

Préfet passe rapidement l'inspection d'un air satisfait. L'opération terminée, il se retire à l'écart pour *ruminer* son discours, entouré de son état-major, formé du médecin, du quartier-maître et... de son huissier.

Le commandant d'arrondissement tire sa montre et constate que l'heure avance. Le commandant B., de St-Légier, veut alors faire *former le bataillon carré face en dedans*, — ce qui n'est pas une petite affaire — mais sa jument se rebiffe et le fait cavalader du bas de la place en ville, au risque de le jeter à terre, tant et si bien qu'il est obligé de descendre et d'aller se reconforter. Il fait dire à son adjudant (*tout frais moulu*, et qui ne portait pas comme les adjudants et officiers d'aujourd'hui des bottes et des éperons, mais simplement des *guêtres*) de prendre le commandement du bataillon. Ce pauvre aide-major, tout ému d'un tel honneur, tire son *coupe-choux* — qui n'était certes pas un sabre traînant, mais un simple *coupe-choux* — et commande :

« Bataillon ! garde à vous !... A distance de peloton, serrez la colonne !... Pour former le carré, face en dedans, 1re division, demi-tour droite !... 2me, 3me, 4me et 5me divisions pelotons impairs à droite et par file à gauche ; pelotons pairs, à gauche et par file à droite, maaaârché !... 6me division, serrez ! »

Pendant ce temps, la musique, les tambours et le petit état-major se *jaufilent* au milieu du carré.

On ne connaît plus ça aujourd'hui.

Puis le commandant d'arrondissement s'avance, tire son sabre : « Bataillon ! Portez armes !... Messieurs les officiers qui ont fait mutation dans l'année, avancez ! »

Messieurs les officiers s'avancent et se placent sur un rang.

Le commandant ordonne au tambour-major de faire battre un ban : « Tambours, garde à vous ! Un ban de revue ! »

Plan, plan, plan, plan, — plan, plan, plan, plan, — rrrrrran, plan, plan, plan, plan !

Voilà-t-il pas qu'un tambour fait un *plan* de trop ! « B... d'imbécile ! clame le tambour-major, on voit bien que tu n'as pas été à l'école du tambour-major C., sous la haute direction du capitaine M. ! »

Le ban battu, le commandant d'arrondissement déroule sa liste et annonce les mutations ; puis s'adressant à la troupe, en lui présentant les officiers : « Vous les respecterez, vous leur-z-obéirez, conformement aux lois et règlements militaires, d'après les grades à eux conférés par le Conseil d'Etat. »

Les officiers saluent et la musique joue un *rigodon*. — Dans ce temps-là, il y avait une excellente musique, avec Daniel B., de la Fleur-de-Lys, pour chef :

« Musique, attention ! le n° 100 ! jouez le n° 100 ! toi, Jean, va doucement, ne souffle pas trop fort ; et toi, David, pas trop fort non plus avec ta grosse caisse. »

Quand la musique a fini de jouer, il s'agit de rompre le carré :

« Bataillon ! pour rompre le carré !... 1re division, demi-tour droite ! 2me, 3me, 4me, 5me divisions, pelotons impairs à gauche et par file à droite ; — pelotons pairs à droite et par file à gauche !... — 6me division, demi-tour droite, quinze pas en avant, maaaârché !!! »

Tout le monde bouge, mais cette 6me, composée de voltigeurs qui avaient soif, va trop vite et trop loin. Alors J. P., de Bussy, leur crie : « O ! Ah !... Chasseu, io diable alà-vo !... »

La troupe se reforme tant bien que mal. Les canlines fument, les filles arrivent tout enrubannées.

C'est à ce moment que s'effectue une opération délicate :

« En faisceaux, armes !... Sac à terre !... Prenez les pantalons blancs ! »

La troupe qui, jusqu'à ce moment, a manœuvré en pantalon bleu, se retire discrètement dans les buissons et change de pantalon.

Les demoiselles font naturellement demi-tour pour quelques instants.

Enfin les pantalons bleus sont *réduits*.

A ce moment, Mme Isabelle B. fait signe au commandant que c'est prêt, c'est-à-dire que la salée fume et que le cochon de lait est à point. Alors le

commandant d'arrondissement dit à B., sergent de piquettes :

« Réunissez vos courriers à pied et allez chercher les cartouches. »

Puis il commande à la troupe : « Une heure de repos ! »

Les étreintes de Jules. — Une bonne dame rencontre un petit voisin dont la mine est radieuse.

— Bonjour, Jules; mon petit doigt me dit que le Bon-Enfant ne t'a pas oublié. Il sait tout, mon petit doigt.

— Eh! bien, il se trompe, votre petit doigt : c'est pas le Bon-Enfant qui m'a donné mon cadeau de Nouvel-An, c'est mon papa.

— Et quel beau cadeau t'a-t-il fait, ton papa ?

— Il m'a donné ce que j'ai dans mes culottes, quelque chose que je ne donnerais pas pour rien au monde ça coûte très cher. Demandez à votre petit doigt s'il sait ce que c'est. Mais il ne saura pas... C'est un couteau militaire, un vrai... Voyez!... On n'en donne pas aux femmes.

La dame, un peu piquée :

— Il est splendide, ton couteau; mais on ne doit pas dire : « Je ne donnerais pour rien au monde ce que j'ai dans mes culottes »; on dit : Ce que j'ai dans ma poche ». Dans tes culottes, mon ami Jules, tu as tes jambes, tu as ton derrière...

— Oh! mon derrière, je le donnerais de bon cœur, on ne pourrait au moins plus me fesser; mais je pouvais pas dire que j'avais mon couteau militaire dans ma poche : elle est trouée, et je le tenais à la main dans mes culottes. T. R.

VOUS EN VOULEZ DU GALON

LE vieil empereur d'Autriche François-Joseph, chassait en compagnie de son impérial cousin Guillaume II dans les parages du lac de Constance. Comme ils rentraient pédestrement les deux, le soir, — ils avaient perdu leur suite — un peu fatigués et crottés, ils rejoignent sur leur chemin un paysan qui conduisait un char de foin.

— Hé! l'ami, est-ce qu'on peut monter ? crie familièrement François-Joseph.

— Mais bien sûr. Tâchez de vous arranger les deux sur le foin.

Après un moment, le paysan, curieux de savoir à qui il avait affaire :

— Alors, qui êtes-vous, Messieurs ? On aime toujours bien savoir qui on a sur son char.

— Moi, je suis l'empereur d'Autriche.

— Ah! oué, rien que cela! fait le paysan avec un sourire d'incrédulité. Et vous ?

— Moi, l'empereur d'Allemagne.

— Oh! c'est de plus en plus beau. Comme ça, c'est du riche butin que j'ai là sur ma cariole.

— Et alors vous, qui êtes-vous ? questionnent ensemble des deux empereurs.

— Comment, vous n'avez pas deviné?... Allons! regardez-moi bien... Vous ne trouvez pas?... Eh bien, moi, je suis le shah de Perse. P.

Les petits pois. — En patois, le mot « cul » n'a rien de choquant. On dit : « Lo cu (ou « tiu ») dâo tser », pour l'arrière-train; « on tiu dâo tsausse », pour le fond du pantalon, etc. Le même vocable se trouve fréquemment dans les noms de lieu : Lo Cu des Esserts (Le Mont sur Lausanne) — le bout ou la fin des Esserts.

Au marché de Lausanne, une campagnarde vantait ses petits pois.

— D'où viennent-ils donc ? lui demande une acheteuse, qui en empletait pour la troisième fois.

— Toujours du même plantage : du Tiù à la Lissette.

A L'ÉCOLE

LES travaux de la vigne sont nombreux et variés, et le vigneron doit s'ingénier à administrer aux pampres les divers traitements prescrits par la *Terre Vaudoise*, s'il veut voir un jour le jus divin couler sous le pressoir. Les enfants de nos écoles du vignoble sont de bonne heure déjà au courant de tous ces travaux et des préparatifs qu'ils exigent. Ils savent aussi que ce sont les hommes qui font les « routaisons », les sulfatages, le soufrage, qui portent la brante et lavent les tonneaux; que par contre ce sont les femmes qui font les effeuilles, qui attachent la vigne, et qui cueillent le raisin. Aussi, lorsqu'un jour,

Monsieur le Régent donna à faire à ses élèves une composition sur les travaux de la vigne, l'un de ces bamdins ne s'avisait-il pas d'écrire noir sur blanc dans son cahier : Pendant que les femmes sont à l'attache, les hommes souffrent. Octave D.

IL Y A SOIXANTE-NEUF ANS

Les nouvelles monnaies.

NOUS y voici, au Nouvel-An. Encore un an qui fuit. Comme ça passe, tout de même ! Ah! bast! à quoi bon se désoler, on ne peut arrêter le cours des ans. Mieux vaut donc s'abandonner philosophiquement au fil de l'eau.

Et puisque voici St-Sylvestre, qu'on nous permette de profiter de l'aubaine qui nous arrive du livret de la mascarade de la St-Sylvestre, en 1859, à Lausanne. On venait d'adopter en Suisse la nouvelle monnaie et cet évènement — car c'en était un — ne pouvait manquer au programme de la mascarade annuelle, qui était en quelque sorte une revue comique de l'année.

Voici donc la chanson qu'inspira la nouvelle monnaie et qu'applaudit il y a soixante-neuf ans, la population de Lausanne et des environs. Il n'y avait pas alors de crise du change.

Air : Ah! le bel oiseau, praiement ! etc.

Chœur.

Vive à jamais le métal !

Dans la vie

Tout l'envie :

Il faut bien être brutal

Pour juger qu'il fait du mal.

Les ducats et les écus,

Grâce à l'humaine sagesse,

Valent mieux que les vertus

De l'honnête homme en détresse.

Vive, etc.

On a vu dans plus d'un cas,

A la Chine comme en France,

Thémis sortir d'embarras

Quand Plutus tient la balance.

Vive, etc.

Le plus dur des créanciers

D'amour bientôt vous inonde;

Un héritage à vos pieds

Fait accourir tout le monde.

Vive, etc.

Quand Grégoire au cabaret

D'une bouteille s'approche,

Quel accueil on lui ferait

S'il n'avait rien dans sa poche !

Vive, etc.

Le système décimal

Est le seul qu'on puisse suivre,

En char, à pied, à cheval,

En or, en argent, en cuivre.

Vive, etc.

L'écu de cinq francs.

De me saluer en ces lieux

Appréciez l'avantage;

Vous me connaissez mieux

Si nous étions davantage.

Vive, etc.

Le franc.

Admirez-moi; je suis franc

De tout mauvais alliage,

Et je ne prête le flanc

Que par mon triste visage.

Vive, etc.

La pièce de 20 centimes.

Si je me confonds parfois

Avec le franc mon compère,

C'est uniquement, je crois,

Priser votre luminaire.

Vive, etc.

La pièce de 2 centimes.

Tout ce qui reluit, dit-on,

N'est pas or, et notre frappe

Peut bien vous prouver encore

Que souvent c'est une attrape.

Vive, etc.

Très naturel. — Un jeune homme vient de voir la jeune fille que ses parents veulent lui faire épouser :

— Eh bien! lui demandant ceux-ci, comment la trouves-tu ?
— C'est drôle, elle ne me dit rien...
— Pourquoi ?
— Parce qu'elle est trop bavarde !



LA FÉE AUX MIETTES

Pendant que la Fée aux Miettes parlait, et, quoi qu'elle parlât fort vite, elle parlait fort longtemps, j'avais été en mesure de me recueillir sans perdre le fil de ses idées et de ses enseignements.

Je vous remercie, ma bonne amie, lui répondis-je, des soins que vous avez pris pour moi, et qui me sont aussi chers qu'ils me seront profitables; mais je vois par ce que vous dites que vous vous êtes seule oubliée dans nos communs malheurs, car je me souviens de la passion avec laquelle vous désiriez de rentrer dans votre jolie maison de Greenock, et je comprends tout ce que cette espérance frustrée a dû vous laisser de chagrins. Puisqu'il m'est permis de vivre du produit d'un travail que j'aime, sans tenter la fortune inconstante du cabotage, à laquelle je ne m'étais livré qu'à défaut d'un genre de vie plus assorti à mon goût et à ma capacité, allons maintenant chacun de notre côté où nos inclinations nous appellent. Voilà, continuai-je en tirant mes dix roubles de ma ceinture, voilà vingt louis que j'allais exposer aux caprices de la mer, et qui vous ouvriront facilement cette fois la route de Greenock, si vous prenez mieux vos précautions contre les voleurs, qui doivent être naturellement alléchés par la coquette élégance de votre toilette. Quant à moi, je serai dans deux jours à Pontorson, et je rapporte plus de coques dans ma résille, même quand vous en aurez pris double part, si cela vous convient, Fée aux Miettes, qu'il ne m'en faut pour une semaine.

La Fée aux Miettes paraissait embarrassée de quel que scrupule dont je n'eus pas de peine à me rendre raison.

— Allons, allons! repris-je en riant, vous savez, Fée aux Miettes, qu'il n'y a plus de façons à faire entre nous; souvenez-vous que nous sommes fiancés, et qu'entre fiancés toutes les chances de l'avenir se partagent; moi, une bonne industrie, vous, un peu d'argent, c'est notre dot; nous réglerons nos comptes à Greenock, le propre jour de la noce.

— J'accepte, répondit la Fée aux Miettes, si je te suis effectivement fiancée, et il m'est avis que tu ne t'en trouveras pas mal.

— Fiancée, comme Rachel le fut à Jacob, Ruth à Booz, et la reine de Saba, qu'on nommait Belkiss ainsi que vous, au puissant roi Salomon.

Là-dessus, je baisai sa main encore une fois, et nous nous séparâmes, la Fée aux Miettes plus riche de vingt louis, et moi de la satisfaction d'une libéralité juste et utile, qui ne peut s'estimer au prix d'aucun des trésors de la terre.

J'arrivai bien tard à Granville, et je dormis aussi cette nuit-là plus longtemps que d'habitude, plongé dans un rêve singulier qui se reproduisait sans cesse, et qui consistait à pêcher dans le sable une multitude de jeunes princesses, éblouissantes de charmes et de parure, et à les voir danser en rond autour de moi, chantant, sur l'air de la « Mandragore », des paroles d'une langue inconnue, mais que je trouvais harmonieuse et divine, quoiqu'il me semblait l'entendre par un autre sens que celui de l'ouïe, et l'expliquer par une autre faculté que celle de la mémoire. Ces princesses ne se lassaient donc pas de chanter, de danser et de déployer devant moi mille séductions ravissantes qui me gagnaient le cœur, quand je fus tout de bon réveillé par mes camarades les caboteurs, qui répétaient le même refrain sous ma fenêtre, à gorge déployée.

C'est moi, c'est moi, c'est moi !

Je suis la mandragore,

La fille des beaux jours qui s'éveille à l'aurore,

Et qui chante pour toi !

Je compris qu'ils étaient sur le point de partir, et qu'ennuyés de m'attendre au port ils s'étaient décidés à venir rompre mon sommeil pour m'emmener avec eux.

— Hélas! mes chers amis, dis-je en ouvrant ma haute croisée, je n'ai plus l'argent que je croyais avoir et que Dieu m'a repris comme il me l'avait donné; je ne puis maintenant que vous accompagner de mes vœux, et vous serez plus heureux s'ils sont exaucés que je n'aspire à l'être jamais. Allez donc sans moi, camarades bien-aimés, et souvenez-vous quelquefois

